



GRAIN-DE-MIL

IL y avait une fois un homme et une femme qui étaient mariés ensemble. Cet homme et cette femme commençaient à devenir vieux et ils n'avaient pas encore d'enfant, ce qui leur donnait beaucoup et beaucoup de peine; et la femme ne faisait que prier Dieu, et prier Dieu, afin qu'il leur en accordât un, par grâce. Un jour, en priant Dieu, elle dit:

— Quel bonheur pour moi, si j'avais un enfant! Quand, de vrai, il ne serait pas plus gros qu'un grain de mil, je me trouverais encore assez heureuse.

Et alors le bon Dieu parla à cette femme:

— Tu auras un enfant, puisque tu le désires tant, mais il naîtra tel que tu l'as demandé, et il ne deviendra pas plus grand.

Et quelque temps après, cette femme se connut

enceinte, et quand elle fut à son terme, elle mit au monde un enfant, mais il était si petit, si petit, qu'on l'aurait pris pour un grain de mil. Ils n'en eurent pas moins une grande joie, elle et son mari; ils le soignèrent tous deux aussi bien qu'ils purent, et à cause qu'il était si petit, ils le nommèrent Grain-de-Mil.

Grain-de-Mil ne devint pas plus grand qu'il s'était trouvé en naissant, mais il était si gai et si content d'être au monde que c'était un plaisir de le voir. Il était, de plus, très adroit, et savait si bien s'y prendre qu'il venait à bout de tout ce que ses parents lui disaient de faire. Un jour que sa mère avait beaucoup d'ouvrage à la maison, elle l'envoya tout seul mener les bœufs au pré et elle lui dit :

— Tu veilleras bien à ce qu'ils restent à l'herbe et n'entrent point dans le jardin. S'il vient à pleuvoir, tu t'abriteras sous une feuille de chou. Et retire-toi de bonne heure, ne t'annuie pas.

Voilà donc Grain-de-Mil parti pour la prairie, à la queue des bœufs, hardi comme un homme *. Quand il y fut, il survint tout d'un coup une grosse averse, et il courut s'abriter sous une feuille de chou, dans le jardin, comme le lui avait dit sa mère. Mais la pluie ne cessait pas; à force d'attendre, il finit

par s'endormir sur la place, si bien que, tout en paisant, les bœufs s'approchèrent, et l'un d'eux mangea la feuille de chou et avala l'enfant en même temps.

Quand le soir arriva, les bœufs s'en retournèrent, mais Grain-de-Mil ne reparaisait pas, et voilà sa mère tout en peine. Elle part aussitôt, pour aller voir au pré, appelant à grands cris tout le long du chemin :

— Hau ! Grain-de-Mil, hau ! Hau ! Grain-de-Mil, hau !

Mais rien ne répondait, rien ne répondait, ni du pré ni d'ailleurs, et la femme était de plus en plus inquiète. Elle revint vers la maison, ne cessant d'appeler :

— Hau ! Grain-de-Mil, hau ! Hau ! Grain-de-Mil, hau !

Et comme elle arrivait, Grain-de-Mil cria :

— Mère, je suis ici ! mère, je suis ici, dans le ventre du Chauvet !

La pauvre femme, entendant cela, pensa tomber évanouie. Elle commença à pleurer et à se désoler et courut dire à son homme ce qui était arrivé.

— Ah ! quel malheur ! quel malheur ! le Chauvet a avalé notre Grain-de-Mil ! Il est dans son ventre, il m'a répondu !

— Est-il possible! dit l'homme. Mon Dieu! qu'allons-nous faire?

— Tuons le bœuf, dit la femme, nous le retrouverons.

Ils tuèrent donc le bœuf, et ils l'éventrèrent, sur la litière¹, devant l'étable; puis ils se mirent à visiter les entrailles. Ils cherchèrent et cherchèrent, avec grand soin, appelant toujours Grain-de-Mil, mais il ne répondit plus, et ils eurent beau chercher et se creuser les yeux, il leur fallut enlever la viande du bœuf sans avoir pu retrouver l'enfant. Ils laissèrent les boyaux là sur le fumier et jetèrent aussi le foie blanc², parce qu'il était un peu gâté.

Qu'était donc devenu Grain-de-Mil? Il se trouvait justement dans le foie blanc. De la bouche du bœuf il était allé tomber là, mais son père et sa mère, ne regardant pas à cet endroit, y avaient heurté si fort, en arrachant les entrailles, que le pauvre était demeuré à moitié mort et sans parole. Voilà ce qui était arrivé.

¹ *Lou paillas*, lit de bruyère et de paille étendu à l'entrée des étables et souvent même à l'entrée des habitations.

² C'est la traduction littérale du patois, *lou hitje blan*, le poumon, ainsi appelé par opposition à *hitje neugue*, foie noir, nom du foie proprement dit.

Comme il était là, évanoui dans le foie, à l'entrée de la nuit il vint à passer une vieille.

— Oh ! le beau foie ! dit-elle. On ne l'a pas voulu, autant vaut que j'en profite.

Et elle ramassa le foie et le mit dans un panier qu'elle portait sur le pli du bras.

La vieille arriva alors à un four qu'il y avait plus loin sur le bord du chemin. On venait d'en retirer du pain, la bouche était encore toute chaude ; comme il faisait très froid, elle posa son panier à terre et s'approcha pour réchauffer ses mains. Sur ces entrefaites Grain-de-Mil était revenu à lui ; voyant là cette vieille toute courbée vers la bouche du four, il se met à dire :

— Couvre-toi, vilaine, je te vois ¹.

Et la vieille de se retourner, toute surprise, écarquillant les yeux : il ne paraissait personne ! Saisie de frayeur, elle ramasse son panier, et se sauve au plus vite, le long du chemin, sans regarder derrière elle !

Au bout d'un moment :

— Trotte, trotte, trotte, vieille, la nuit t'attrape, reprit Grain-de-Mil.

¹ Variante : *Paululum itineris facto, vetula sportam posuit, et, alte succincta, se demisit, meiendi causa : Tege te, spurca, inquit...*

— Le bon Dieu me pardonne! dit la femme, ne serait-ce pas ce foie qui parle?

Et de courir, de toutes ses forces, soufflant comme un blaireau *! Un peu plus loin:

— Trotte, trotte, trotte, vieille, la nuit t'attrape, dit de nouveau Grain-de-Mil.

— Foie, je te jette!

— Trotte, trotte, trotte, vieille, la nuit t'attrape.

— Sorcier de foie, va-t'en au diable! dit la vieille.

Et elle le tira du panier et le jeta loin d'elle. Et Grain-de-Mil de crier:

— Vieille, ramasse-moi! vieille, ramasse-moi! Ha ha ha ha!

Et la vieille d'ôter ses sabots, et de fuir comme une folle, du côté du logis, plus morte que vive, tant elle avait de frayeur!

Alors, la nuit était venue, Grain-de-Mil ne pouvait plus songer à retourner à la maison. Il ne se chagrinait point pour si peu, et il s'arrangea dans son foie, tant bien que mal, pour attendre le jour. Mais comme il allait s'endormir, le loup vint à passer; il sentit le foie et l'avalâ, tout en une bouchée, et voilà Grain-de-Mil enfermé dans son ventre.

Le loup alla en avant, en avant, en avant: le matin il trouva un troupeau de brebis.

— Bonne soit l'heure ! dit-il, je vais mettre une brebis avec le foie.

Il courut vers le troupeau. Mais Grain-de-Mil cria du fond de son ventre :

— Gare ! berger, gare ! le loup est après tes brebis !

Et le berger arriva, en huant le loup, et le loup s'en retourna tout court, par où il était venu, bien surpris et l'oreille basse.

Il chemina et chemina : il trouva un troupeau de chèvres.

— C'est égal, dit-il, les chèvres paieront pour les brebis.

Et il s'élança de ce côté. Mais Grain-de-Mil de crier :

— Gare ! chevrier, gare ! le loup est après tes chèvres !

Et le chevrier d'accourir. Il mit un gros chien aux trousses du loup, si bien qu'il n'eut qu'à regarder d'où il était venu et à détalier au plus vite, sans demander son reste.

Il alla en avant, en avant. Le renard se trouva sur son chemin : il lui demanda ce qui lui était arrivé et pourquoi il faisait si triste mine.

— Je suis ensorcelé ! dit le loup. Je ne sais quoi

diable m'est entré dans le ventre, je ne peux plus m'approcher d'un troupeau sans que cela crie et fasse rage pour avertir le gardeur. Je ne sais plus que faire!

— Pour sûr, dit le renard, c'est quelque marmot que tu auras avalé tout vivant, sans t'en apercevoir. Rends-le, ou tu mourras de faim.

Le loup se mit en œuvre : il s'agita, fit ses efforts, mais il peinait sans arriver à rien, et il repartit furieux, jurant qu'il se rassasierait, que cela criât ou fit le diable. A la fin, il trouva un troupeau de vaches.

— J'aurai une vache! dit-il; sûrement j'en étranglerai une.

Et il courut vers elles. Mais Grain-de-Mil :

— Gare! vacher, gare! le loup est après tes vaches!

Et le vacher d'arriver. Le loup, affamé, s'avancait malgré tout; mais les vaches s'étaient mises en rond, acculées les unes aux autres, et le reçurent à grands coups de cornes; il pensa être éventré et recula de nouveau, en grognant comme un chien maigre *. Il dit alors :

— Qui donc es-tu, démon? La nuit est revenue, et je suis à jeun encore! Dois-je périr de faim?

— Tu auras la paix, dit Grain-de-Mil, même je t'enseignerai un endroit où tu pourras manger et

faire bombance tout à ton aise; mais promets-moi de me rendre sitôt arrivé là.

— Je te le promets, dit le loup.

— Retourne du côté où tu as trouvé le foie; il y a, tout auprès, une borde¹ sur un bout de lande²; maintenant les brebis sont dedans; pour entrer, tu creuseras un trou par-dessous la porte. Mais rends-moi d'abord sur la litière, avant de toucher aux brebis.

Le loup partit grand train, du côté de la borde. Quand il y fut, il gratta sous la porte jusqu'à ce qu'il eut fait un trou. Sitôt entré, il sauta à la gorge d'une brebis.

— Et moi? cria Grain-de-Mil. Rends-moi, ou je fais encore du tapage.

— Chut! Attends! dit le loup.

Et il fit tant, cette fois, à force de peine*, qu'il en vint enfin à bout.

— M'y voilà! dit Grain-de-Mil.

Et le loup se jeta sur les brebis. Il en étrangla

¹ Bergerie à toit de brande ou de paille. Le nom de *parc* est réservé aux bergeries couvertes en tuiles.

² Dans le texte, *courféyre*: c'est, vers Labouheyre, dans l'acception la plus usuelle, la partie de la lande qui avoisine les lieux habités. (Cf. Mistral, *Dictionn. provençal*, v° *Courrejo*; Moureau, *Dictionn. du pat. de La Teste*, v° *Courregéyre*; Luchaire, *Rec. de textes de l'anc. dial. gascon*, p. 72, et au *Glossaire*.)



une partie, emporta ce qu'il put, et s'en alla où il voulut. Et personne depuis ne m'a donné de ses nouvelles.

Pour Grain-de-Mil, il avait gagné l'un des coins de la borde et s'était arrangé de son mieux dans la litière, pour passer la nuit. Comme il allait s'assoupir, il entendit ouvrir la porte, et ayant regardé, il vit deux hommes entrer dans la borde et s'approcher des brebis, et l'un de ces hommes se mit à dire :

— Ho! ho! il y a du carnage! C'est le loup qui est venu ici!

— Cela tombe au mieux, dit l'autre, nous n'avons qu'à en emporter deux des mortes.

Ces deux hommes étaient des gens du voisinage qui devaient battre leur blé le lendemain; mais ils n'avaient pas de quoi se procurer la brebis¹, et ils étaient venus là, de nuit, tous deux ensemble, pour en voler chacun une. Comme ils se baissaient vers les brebis mortes, les touchant le long du dos, l'une après l'autre, pour choisir les plus grasses :

— Bon! dit l'un, j'en tiens une ici qui aura, ma foi, de la graisse aux rognons.

¹ C'est l'usage, dans la Lande, de tuer une brebis à l'occasion du battage.

— Or j'en ai une autre qui n'est pas mal non plus, dit le second.

— Bah! cria Grain-de-Mil; gageons que c'est moi qui ai la plus belle.

— Qui est là? demandèrent les deux hommes, tout surpris.

Mais rien ne répondait plus, si bien que la peur les prit, et ils s'enfuirent comme si le diable eût été à leur poursuite, laissant les brebis à leur place.

Après cela, Grain-de-Mil se mit à dormir, et il ne lui arriva plus rien de la nuit. Il était si fatigué qu'il ne s'éveilla que le lendemain matin, quand le berger vint à la borde pour faire sortir son troupeau. En voyant ce carnage, le pauvre homme commença à se désoler et à faire du vacarme, chargeant d'injures ce malfaiteur de loup. Il jurait, rageait, faisait les sept temps*!

— Tu me casses la tête, dit Grain-de-Mil dans son coin. Tu ne dois pas tant te plaindre; si je ne m'étais trouvé ici cette nuit, il y en a quelques-unes dont tu n'aurais eu ni la chair ni la peau.

Le berger ouvrait de grands yeux.

— C'est peut-être le diable! pensa-t-il en lui-même.

Et ayant fait sortir ses brebis, il traîna les mortes dehors, à la hâte, en tremblant de peur, et s'en alla les écorcher loin de la borde.

Grain-de-Mil, cependant, était las de tant d'aventures; il aurait bien voulu, à la fin, retourner à la maison. Comme il réfléchissait là-dessus, deux femmes vinrent à la borde pour faire la litière. Il pensa qu'elles le tireraient peut-être d'embarras; mais un grand malheur manqua de lui arriver encore : l'une de ces femmes s'en alla poser sa première râtelée de bruyère juste à l'endroit où il se trouvait, et avant que le pauvre, tout étourdi, eût pu se reconnaître ni dire un mot, du dos de son râteau elle donna un bon coup sur la place, si près de lui qu'il eut peur tout de bon et jeta un grand cri :

— Aïe! aïe! tu as failli me tuer! Regarde donc où tu frappes.

Et les femmes de décamper, bien vite, tout épeurées, abandonnant là leurs râteaux.

— N'ayez pas peur, n'ayez pas peur, leur cria-t-il, je ne vous ferai point de mal; venez plutôt me tirer d'ici.

— Qui est donc là? dirent-elles, en revenant sur leurs pas, nous ne voyons personne.

— Ici, ici, sous la bruyère, je ne ~~peux pas~~ m'en démêler.

Elles se mirent toutes deux à enlever de la bruyère, cherchant et fouillant du côté où elles entendaient parler. Tant qu'à la fin elles l'aperçurent.

— Qui donc es-tu, petite miette? lui demandèrent-elles, tout émerveillées.

Grain-de-Mil dit :

— Je suis le fils d'un tel, de tel endroit. Je m'égarai hier soir en revenant de la lande, et j'ai passé la nuit dans cette borde. Je ne sais pas où je suis; vous me rendriez service si vous vouliez me montrer mon chemin.

— Avec plaisir, dirent les femmes.

Et elles le prirent, et allèrent le porter sur son chemin, sans oublier de lui dire où il devait détourner pour prendre le plus court. Grain-de-Mil leur fit ses remerciements, et se mit en route, tout hardi. Il marcha et marcha. A force de remuer les jambes, il se sentit un peu fatigué, et il s'étendit près d'une brande, au bord du chemin, pour souffler un moment.

A peine était-il là que trois voleurs arrivèrent et s'arrêtèrent justement au pied de cette brande, pour

se partager une somme d'argent qu'ils venaient de voler dans le voisinage. Ils se mirent à compter l'argent, et quand tout fut compté, l'un d'eux dit aux autres :

— Toi, tu as là tant, toi tant, il reste tant pour moi.

— Et ma part, hé! dit Grain-de-Mil, du fond d'un trou où il s'était caché.

Et les voleurs de se lever, tous les trois, bien vite, en regardant autour d'eux. N'apercevant personne, la peur les prit si fort qu'ils se sauvèrent chacun de son côté, laissant tout leur argent sur la place.

Grain-de-Mil ramassa cet argent et se remit en chemin, joyeusement. A la fin, il arriva à la maison.

Quand ils le virent là, son père et sa mère, qui le croyaient mort et qui l'avaient tant pleuré, pensèrent tomber de surprise et de joie. Ils ne savaient où le mettre *!

— Où étais-tu donc passé? disaient-ils; nous t'avons tant cherché!

Grain-de-Mil leur raconta d'un bout à l'autre ce qui lui était arrivé, et comment il s'était tiré de tout, et il finit en faisant sonner son argent dans ses poches. Ces pauvres gens n'en pouvaient revenir.

Pour lui, il se remit sans tarder à l'ouvrage, tout

comme avant, ne regardant point à sa peine pour soulager ses parents, si bien qu'ils finirent par n'avoir plus que bien peu de chose à faire pour leur part. Et ils devinrent très vieux, très vieux, et vécurent très heureux avec leur Grain-de-Mil.

Moi je mis le pied sur une taupinière,
Je m'en revins à Labouheyre.

(Conté en 1885 par Jeanne Dupart.)

Ce conte est l'un des plus populaires de la Grande-Lande, où il est peu de personnes, de la classe illettrée, qui n'en puissent redire quelque épisode. Les variantes de détail que j'en ai recueillies sont assez nombreuses, et j'ai déjà indiqué l'une d'elles; dans une autre, Grain-de-Mil vient au monde pendant que sa mère trempe la soupe, et le petit s'écrie: Oh! Jésus! maman, quelle potée de soupe! (*O! Jasus! mama, caou toupin de soupe!*) Dans une autre encore, Grain-de-Mil va porter le dîner à son père qui est au champ, en train de labourer, et il est avalé par l'un des bœufs pendant la sieste.

